

## LA VERTU D'ABJECTION dans la vie de Charles de Foucauld

de Jean-Pierre ROSA

Lorsqu'il arrive à Nazareth, ce 5 mars 1897, Charles de Foucauld est méconnaissable. Le saint-cyrien cynique et noceur est devenu un ascète fervent et solitaire, l'explorateur médaillé de la Société de Géographie pour sa Reconnaissance au Maroc s'est transformé en simple pèlerin et le vicomte en valet. Quant à son allure, elle le fait davantage ressembler aux « clochards célestes » qu'aux pieux voyageurs qu'il croise sur son chemin.

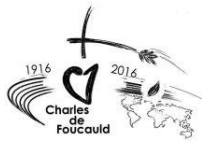
C'est lui-même qui s'est imposé cette métamorphose. A la supérieure des clarisses qui le reçoit, il demande d'être accepté comme un humble domestique accomplissant des tâches serviles pourvu qu'on le laisse vivre en ermite et assister aux offices. Non, il ne désire pas habiter le petit logement du jardinier, il préfère se réfugier dans une cabane en planches destinée à abriter des outils. C'est là qu'il va passer, dans un dénuement extrême, trois années de contemplation.

### Les méditations de Nazareth

Bien qu'elles aient été rédigées très tôt dans son itinéraire spirituel et malgré leurs naïvetés et leurs imperfections, les abondantes méditations de Charles de Foucauld forment l'essentiel de sa "doctrine spirituelle". En effet, c'est la vie même de "Frère Charles" qui deviendra enseignement et doctrine. Car dès la période de Terre Sainte terminée, en 1900, les méditations s'amenuisent jusqu'à se tarir complètement durant l'époque de Tamanrasset (1905 -1916). Charles tient un journal, il s'attelle à ses travaux sur la langue touareg et entretient une correspondance vaste et variée, principale source de renseignements sur la façon qu'il a de vivre les événements qu'il provoque ou traverse. Pourtant, c'est toujours le même souffle, les mêmes intuitions centrales, les mêmes références évangéliques qui forment la trame de sa vie et de son action.

Rien d'étonnant à ce que ces méditations aient été l'objet de très nombreuses éditions et que leur contenu ait été amplement cité par tous ceux qui furent attirés par le vie du « frère universel ». Or c'est là qu'apparaît ce terme étrange d' « abjection ». Charles de Foucauld désigne par ce mot une vertu qu'il place au cœur même de sa vie spirituelle. Dans notre langage actuel, l'abjection ne désigne rien d'autre que ce qui est vil, méprisable, repoussant, que ce soit physiquement ou moralement. A l'époque où Charles écrit, le terme, emprunté à la littérature spirituelle des XVIe et XVIIe siècles, désigne d'abord la situation d'exclusion totale où se trouve le Christ outragé, soumis à une peine infamante, rejeté par ceux pour lesquels il offre sa vie. La vertu d'abjection consiste à accepter, à la suite du Christ, cette humiliation suprême :

***"O mon Dieu, faites-moi comprendre cette sainte abjection qui fut tellement votre lot sur la terre, tellement votre lot dans ce Nazareth ; faites-la-moi comprendre, aimer, pratiquer, cultiver, cette sainte et bénie abjection, sœur de l'humilité, fille du mépris de soi et du mépris du monde, condition indispensable et partie considérable de votre imitation".*** (Méditation sur les Psaumes, Nouvelle Cité, 2002, pp. 356-357)



### Pourquoi Nazareth et pas Jérusalem ?

Lorsqu'il s'est converti au catholicisme, Charles de Foucauld a fait un choix radical : « Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre pour lui. » Et l'abbé Huvelin, son directeur de conscience, lui a désigné, sur la voie de l'imitation du Christ, un chemin particulièrement adapté à sa soit d'absolu : « Jésus a tellement pris la dernière place que personne n'a pu la lui ravir. » C'est désormais à la recherche de cette « chère dernière place » que Charles va aller.

Mais pourquoi Nazareth et pas Jérusalem ? Après tout, c'est bien à Jérusalem que le Christ a aimé les siens jusqu'au bout, c'est là qu'il a donné toute sa mesure, là qu'il a vraiment pris la toute dernière place. Pour répondre à cette question, il faut tenir compte de l'histoire personnelle de Charles de Foucauld et la situation socioculturelle dans laquelle il évolue.

C'est en ce siècle, en effet, que l'enfance prend la place éminente qu'elle ne quittera plus jusqu'à nos jours. On sortait de l'âge classique où l'enfant était un être inférieur, pour entrer dans une nouvelle ère où l'enfance est scrutée, mise en valeur, adulée. Au moment où Charles de Foucauld est à Nazareth, Sigmund Freud élabore la première théorie du refoulement et de l'œdipe. Mais l'enfance n'est pas seulement la période préparatoire à l'âge adulte. De Victor Hugo à Marcel Proust, le mouvement est irrésistible : l'enfant est désormais une personne à part entière. Le christianisme n'échappe pas à cette évolution. La dévotion à Marie et à "l'enfant Jésus" en sont un témoignage.

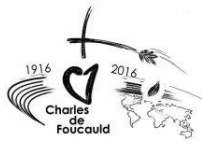
Charles de Foucauld participe à ce mouvement et privilégie les récits de l'enfance de Jésus. Pourtant ce fut un enfant blessé. Orphelin de père et de mère à l'âge six ans, il connaît aussi, à onze ans, l'exil forcé dû à la guerre. Son adolescence houleuse et sa jeunesse scandaleuse trouvent en partie là leurs racines. Pour Charles, comme pour beaucoup d'entre nous, l'enfance a deux visages : celui de l'éveil à la vie, au bonheur d'exister et aux horizons illimités de l'avenir, et celui des premières blessures et la découverte brutale parfois traumatisante de notre finitude.

C'est à Nazareth que l'énigme de cette ambivalence fondamentale trouve son sens et sa résolution. Charles de Foucauld, émerveillé, ne cesse de contempler le mystère de Noël et de l'incarnation du Christ en qui toutes les contradictions de l'enfance, et plus généralement de la condition humaine, sont réconciliées, assumées :

**« L'incarnation a sa source dans la bonté de Dieu... Mais une chose apparaît tout d'abord, si merveilleuse, si étincelante, si étonnante, qu'elle brille comme un signe éblouissant: c'est l'humilité que contient un tel mystère Dieu, l'être, l'infini, le parfait, le Créateur tout-puissant, immense, souverain maître de tout, se faisant homme, s'unissant à une âme et à un corps humain et paraissant sur la terre comme un homme, et comme le dernier des hommes »** (La dernière place, Nouvelle Cité, 2002, p. 50).

L'abaissement volontaire du Christ est ressenti par Charles de Foucauld avec d'autant plus d'intensité que son retour à la foi a été vécu par l'intermédiaire de la découverte de l'islam, pour lequel la grandeur de Dieu, sa toute puissance et surtout sa distance vis-à-vis de la création sont très fermement marquées. La vertu d'abjection, c'est la façon dont nous pouvons imiter extérieurement cet abaissement de Dieu. Elle nous conduit à l'humilité qui est la juste conscience de notre place face à Dieu. « Soyons petits au-dedans par l'humilité, petits au-dehors par l'abjection » (Qui peut résister à Dieu ?, Nouvelle Cité 1980, p. 78)

L'abjection, c'est cet habillement de clochard que revêt Charles, cette façon qu'il a de s'abaisser aux



yeux des autres et à ses propres yeux en choisissant la condition de jardinier. Si Charles se cache sous l'apparence d'un pèlerin misérable, c'est parce que le Dieu tout-puissant s'est caché trente ans à Nazareth sous les traits d'un enfant d'abord, d'un humble ouvrier ensuite. La fameuse « vie cachée » n'a rien à voir avec un projet apostolique qui demanderait une vie "d'enfouissement" ; c'est la vie du Dieu caché, pas une vie « à l'écart ». Vivre la «vie cachée », c'est donc se situer spirituellement dans une attitude d'imitation du Christ. Vivre pauvrement à Nazareth ou étudier plus tard la langue touareg participent du même mouvement spirituel.

### Le déplacement

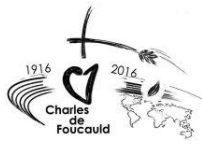
Mais il y a un autre motif pour s'arrêter ainsi sur l'enfance du Christ et sur ces « trente années » passées à Nazareth. Ce moment est le seul où l'on peut penser que Jésus a épousé la condition de l'homme au travail, de « l'humble ouvrier ». En cette fin de siècle, la condition ouvrière devient un lieu décisif pour la pensée, le débat et l'action. Les idées sociales de Saint-Simon, Fourier, Proudhon ont façonné des initiatives comme celle de Jean-Baptiste Godin (le familistère de Guise) et rencontré des échos aussi bien en littérature qu'en politique. En 1848, Marx et Engels font paraître le Manifeste du parti communiste. L'Eglise, de son côté, ne reste pas inactive : les « chrétiens sociaux » multiplient actions et initiatives, et Léon XIII publie en 1864 Rerum Novarum, la première encyclique sociale.

Enraciné dans une conception classique, voire un peu aristocratique du travail, Charles de Foucauld ne verse jamais dans l'apologie de la condition ouvrière. Au contraire. Avant Nazareth, à Akbès (Syrie), il a connu la pénibilité et la précarité du travail. Si la vie ouvrière mérite considération, respect, attention, amour particulier, c'est justement parce qu'en elle se trouvent ces « plus petits d'entre les miens », ces derniers que Jésus a rejoints dans sa vie cachée :

***"Il descendit avec eux, et alla à Nazareth, et il leur était soumis. Il descendit, il s'enfonça, il s'humilia..., ce fut une vie d'humilité : Dieu vous paraissez homme ; homme vous vous faites le dernier des hommes : ce fut une vie d'abjection, vous descendîtes jusqu'à la dernière des dernières places; vous descendîtes avec eux pour y vivre de leur vie, de la vie des pauvres ouvriers, vivant de leur labeur; votre vie fut comme la leur pauvreté et labeur: ils étaient obscurs, vous vécûtes dans l'ombre de leur obscurité"*** (La dernière place – p 54)

Charles de Foucauld ne cède à aucun romantisme de la vie ouvrière. Il la voit pour ce qu'elle est : dure, fragile, prenant du temps à l'essentiel, la vie spirituelle. Et c'est justement pour toutes ces raisons qu'il aspire à la choisir. En faisant de Nazareth - et non de Jérusalem - le lieu de l'abjection, Charles a comme déplacé le « centre de gravité de la rédemption de la croix » : du Golgotha vers l'étable de Bethléem. L'incarnation même de Jésus est l'acte d'abaissement fondamental. La croix en est la conséquence. Et le moteur de tout, c'est l'amour - l'amour de Dieu pour les hommes et pour la condition humaine. Et comme cet amour va du plus élevé vers le plus bas, il est logique qu'il ait une prédilection pour les « plus petits » - les pauvres, les enfants, ceux qui sont loin de Dieu et loin de l'évolution humaine portée par le progrès.

Car Charles de Foucauld, en homme de son temps, adhère à cette vision linéaire et optimiste de l'histoire. La civilisation, le droit, la moralité, l'élévation humaine vont avec le progrès. Il aura beau voir, après Nazareth, les failles de la France colonisatrice au Sahara et les dénoncer avec vigueur, il aura beau apprécier peu à peu la richesse de la culture des Touaregs, il aura beau être touché jusqu'au plus intime par l'amitié de ceux qui se portent à son secours en 1908, il ne reviendra jamais sur sa ligne de



conduite: aller vers les Touaregs pour les évangéliser, parce que ce sont « les brebis les plus perdues du troupeau de Jésus. Et la meilleure manière de les évangéliser consiste à les civiliser. Si l'ardeur civilisatrice se tempèrera après 1908, elle restera une donnée de fond de sa pensée et de l'action qu'il mène ou imagine pour ses successeurs.

Le choix que Charles de Foucauld fera de Tamanrasset est aussi emblématique de cette prédilection. Le lieu même de l'Asekrem, là où il avait son ermitage, est devenu comme le symbole d'une vie donnée aux autres et à Dieu. A la fois enfouie et rayonnante. Exaltée parce qu'abaissée. Lumineuse parce qu'éclairée par cette vertu d'abjection qui est une disposition extérieure à l'humilité, vertu intime.

On a souvent souligné l'extraordinaire fécondité posthume de Charles de Foucauld béatifié par l'Eglise le 13 novembre 2005. Plusieurs familles spirituelles se réclament directement de lui, à l'image de la seule « famille » qu'il ait vraiment fondée : l'association de fidèles « Jésus Caritas ». Mais bien au-delà, Charles aura marqué des itinéraires aussi différents que ceux de la Mission de France, des prêtres-ouvriers ou de Madeleine Delbrel. Il a touché des ordres monastiques entiers et jusqu'à certains milieux du Renouveau charismatique (cf. Jacques Gadille - « Une histoire de la prière : fécondité de Charles de Foucauld Christus n° 205, janvier 2005, pp. 114-126)

Lorsqu'il renonce "momentanément" à son action apostolique parce qu'il veut auparavant, pour préparer la route à ses successeurs, se plonger, dans la langue et la culture touaregs, il rejoint le mouvement de compréhension de l'autre, du différent, qui est une des urgences en notre époque de mondialisation. Or ce mouvement exige toujours un renoncement, une forme d' « abaissement ».

Lorsqu'il nous invite à prendre « la dernière place », il participe, en y apportant une réponse inattendue, à ce grand débat contemporain autour de la prévalence du souci de soi et de la place que chacun doit chercher ou prendre.

Lorsqu'il met en avant la vertu d'abjection et nous invite à suivre le Christ jusque dans l'humiliation inhérente à la condition humaine, il trace, avec un vocabulaire oublié, un itinéraire que nous savons aujourd'hui, après la nuit des camps, avoir l'obligation de suivre.

Mais surtout, lorsqu'il déplace l'insistance chrétienne du calvaire vers la maison de Nazareth, il met en avant le pôle « heureux » du christianisme, celui qui fait passer l'amour avant le sacrifice.

*Cet article est paru dans le numéro 208 de la revue Christus.*